

## Le quartier des femmes et de leurs bébés

Ange a un mois : il est né ici. Je fais sa connaissance alors qu'il tète sa mère aux yeux de caramel au lait. Elle semble à peine plus âgée que son nouveau-né. Elle est douce, tranquille. Qu'ils sont beaux tous les deux ! Je sors de l'ombre de sa cellule que pour faire connaissance avec Daniel, Marcelline, Tommy. Ils ont entre neuf et treize mois. Eux aussi sont nés ici.

Je voudrais les prendre dans mes bras, ces '*bébés-miracles*', que ni le paludisme, ni les maladies infantiles ne sont encore parvenus à vaincre. Mais ils reculent, un peu méfiants : ils ne sont pas habitués à voir une blanche. Ils tombent, se relèvent, marchent au milieu des tabourets, des sacs de jutte et de la fumée. Je les regarde, ils m'impressionnent.

Ils sont maintenant assis au soleil, à même le béton surchauffé. Cela ne semble pas leur poser problème. Ils babillent et se mettent à jouer, comme tous les bébés du monde. Mais que veut dire jouer dans un univers sans la moindre poupée, sans le moindre hochet, sans bac à sable ou terrain de jeu, sans l'ombre d'une plante ou d'un animal ? Sans musique, hormis la chorale qui répète pour la messe dominicale ? Sans un objet à eux, pas même un sac plastique duquel s'étonner quand l'air s'engouffre dedans ? Leurs timides premiers pas se font au milieu de la bousculade générale. Heureusement, ils ne souffrent pas la faim. En cela, les détenues sont solidaires.

*Comme tous les bébés du monde.* Cela aussi qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Les bébés du monde pleurent. Les bébés du monde rient. Pas eux. Ou si peu. Il n'y a pas de larmes dans leurs yeux toujours humides à cause de la fumée. Dans les yeux immenses de Francis. Ces mêmes yeux qui n'ont contemplé comme paysage que les murs de la prison : béton gris, virant au noir au fur et à mesure que l'on se rapproche du coin cuisine.

Ce dernier se présente comme suit: appuyées contre le mur, deux marmites géantes chuintent en sourdine. Elles sont posées sur des briques disposées en tréteaux, par-dessus un trou foré dans une dalle bétonnée. Dans ce trou sont entassés pêle-mêle plastics divers, bois peints, épluchures de plantain, cartons colorés, arrêtes de poissons séchés. Tout ce qui est inflammable est candidat à servir de combustible. Le feu est alimenté jour et nuit car c'est ici que l'on prépare à manger pour toutes les femmes mais aussi pour : les galeux, les malades mentaux, le petit commerce de beignets de manioc duquel certaines tirent quelque bénéfice. Il y a un va et vient constant autour de ces marmites.

De ce coin se dégage une fumée épaisse et collante. Une fumée qui voudrait s'élever vers le ciel mais la route est barrée. Pas de cheminée pour évacuer les volutes sombres. Elles sont condamnées à se faufiler dans les interstices des murs, coulisser jusque dans les cellules, la cour. Elles imprègnent tout sur leur passage avant que de parvenir à une sortie : les murs, les tissus, les objets. Mais aussi les yeux, ensuite la gorge et les poumons. Les femmes se plaignant de maux d'yeux. Cela commence par un regard qui se voile, une sensation de brûlures. Elles voient de plus en plus flou. Leur sensibilité à la luminosité devient extrême. Dans un premier temps, elles en imputent la cause au soleil, à sa réverbération sur le béton. Viennent ensuite les problèmes de respiration : la toux, l'asthme pour celles qui sont enfermées depuis plus longtemps.

Ces symptômes sont décuplés chez les bébés. Cela ne se voit pas toujours, pourtant ils sont déjà touchés. Il faut agir vite si on ne veut pas que ces conséquences deviennent irréversibles ; si on ne veut pas que leucémies, cancers, problèmes pulmonaires se diffusent.

*« Parfois la nuit, les femmes se disputent tellement qu'on les entend jusque dans notre quartier »* me confient les hommes. Je les regarde, ahurie : leur quartier en question est le 8. Il se trouve au-delà de l'infirmerie, au-delà de la cours centrale. Derrière des

portails forgés, hauts de plusieurs mètres. Comment font-ils pour les entendre depuis leurs cellules ? Serait-ce possible que leurs voix dépassent ce que les tentatives d'évasions ne sont parvenues à percer jusqu'alors ? Elles, si silencieuses et discrètes quand les hommes sont présents. La violence - effacée de jour - qui règne parmi elles, m'apparaît une fois de plus au travers des enfants. Leurs regards sont les portes paroles les plus éloquentes.

Chaque jour est fait d'un équilibre si subtil. Une infinité de coups de chance, de petits miracles qui permettent d'arriver jusqu'à demain.

\*  
\*\*